

Séminaire 2005-2006 *Autour du féminin*.  
4<sup>e</sup> séance du 11 janvier 2006.

### **Du peu de rencontre de l'amour et du sexe Ou d'un deuil de subjectivation**

« J'ai joué l'année dernière sur le lapsus orthographique que j'avais fait dans une lettre adressée à une femme – *tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé - é* au lieu de *ée*. On m'a fait remarquer depuis que cela voulait peut-être dire que j'étais homosexuel. Mais ce que j'ai articulé précisément l'année dernière, c'est que, quand on aime, il ne s'agit pas de sexe. »<sup>1</sup>

Voilà ce que Lacan pensait du peu de rencontre de l'amour et du sexe, lui qui dit, à tout bout de champ, dans le même séminaire *Encore*, que la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre qui le symbolise, n'est pas le signe de l'amour. Je peux jouir de ton corps, ce n'est pas le signe que je t'aime. Si je t'aime, cela ne veut pas dire plus que je suis prêt(e), que je suis dans les dispositions requises pour autant à jouir de ton corps.

Ainsi, amour et sexe, sexe et amour ne font pas bon ménage, ils se claquent plus la porte au nez qu'ils ne le voudraient, sans doute, mais c'est comme cela. Nous dirons que c'est de structure.

Les femmes, pas-toutes, pensent le plus souvent, qu'il leur faut l'amour, pour accéder au sexe. Les hommes, en général, fantasment qu'il leur est nécessaire d'avoir d'abord le (du) sexe, pour concéder ensuite à l'amour. Les femmes, comme les hommes, croient ainsi qu'il faut en passer par un bout pour avoir une chance d'atteindre l'autre. Bien sûr, on le sait, ils se trompent. C'est d'ailleurs le mot qui convient. Un « tromper » qui ne confine, en dernière limite, qu'en un réflexif « se tromper ». Quand ils atteignent l'autre bout, on les voit très souvent être lâchés... par le premier bout. Ils n'ont que rarement les deux ensemble, et, ...pas pour longtemps. Pourquoi est-ce si dur pour les humains d'admettre ce rapport d'exclusion entre l'amour et le sexe ?

Dans ce séminaire *Encore*, de 1972-1973, Lacan nous dit qu'il a du goût pour ces deux choses, et la femme et la vérité. Il vient de dire que ce n'est pas étonnant puisque c'est la même chose, et que c'est bien « embarrassant ». C'est son mot : « embarrassant ». Lui qui a toujours fait remarquer, qu'« embarrassée », voulait dire, dans une certaine tradition commune littéraire, issue du castillan, « être enceinte », pour une femme. Là, c'est en tant qu'homme qu'il est « embarrassé ». S'approcherait-on ainsi du féminin de Lacan ...?

---

<sup>1</sup> J.Lacan, *Encore*, séance du 19 décembre 1972, Seuil, p.27.

« Je ne sais pas comment m'y prendre, pourquoi pas le dire, avec la vérité - pas plus qu'avec la femme. J'ai dit que l'une et l'autre, au moins pour l'homme, c'était la même chose. Ça fait le même embarras. Il se trouve cet accident que j'ai du goût aussi bien pour l'une que pour l'autre, malgré ce qu'on en dit. »<sup>2</sup>

C'est de là que je voudrais repartir ce soir, avec vous.

Cela se complexifie un petit peu, sur un mode que Lacan, à juste titre, dit être le sien, qui est le mode énigmatique, lorsqu'à la fin de la séance du 10 avril 1973, il va énoncer ceci, peu souvent repris bien entendu puisqu'il semble à cet instant se contredire lui-même :

« Si vous relisez quelque part cette chose que j'ai écrite sous le nom de *la Chose freudienne*, entendez-y ceci, qu'il n'y a qu'une manière de pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer le *la* - c'est au niveau où la femme, c'est la vérité. Et c'est pour ça qu'on ne peut qu'en mi-dire. »<sup>3</sup>

Mais au niveau où la femme, c'est la vérité, n'est-ce pas, précisément, cela, nous ici, que nous désignons du *féminin* ? Alors, du féminin, aussi, l'on n'en pourrait qu'en mi-dire ? Où l'on s'aperçoit, d'expérience quotidienne, que bon nombre passe le plus clair de leur temps, seulement, à en médire... !

Le féminin, n'est-il pas ce que porte une femme et qui, en elle, fait point de vérité ? Laquelle, vérité - comme toute vérité - est insupportable à se dire entièrement, mais seulement que par moitié, puis moitié de la moitié, puis, ...ainsi de suite ? Cette vérité que la *féminité* - ou ce que l'on appelle telle, en-deçà ou au-delà des Pyrénées, hier ou demain, que la féminité, dis-je, est là pour recouvrir phalliquement, faire oublier par tous les moyens qu'autorise l'agitation des signifiants de la phallicité ?

Le féminin, ce serait ce quelque chose, ce serait cette vérité qui, assumée, ferait que le *La*,... n'aurait plus à se barrer. Le *La*, ...mais pas la femme !

Le féminin, ce serait ce qui peut donner le *La*. Donner le *La* de la femme et mettre l'homme au diapason pour qu'il change de ton ! Qu'il fasse un peu de place au féminin et, qui plus est, à *son* féminin. Son féminin à lui. La vérité en lui de cette faille qui, lui aussi, le traverse, le troue !

Mais la vérité, c'est ce que cherche l'analysant en venant nous demander une, son analyse. Les autres passent leur chemin. Ils savent tout d'avance, sans aucun doute... Mais, celui qui nous demande, c'est à ça qu'il veut atteindre. En

<sup>2</sup> *Id.*, séance du 15 mai 1973, Seuil, p.108.

<sup>3</sup> *Id.*, séance du 10 avril 1973, Seuil, p.94.

d'autres termes, il veut en savoir un peu plus sur cette vérité qui le constitue. Pourquoi ? Parce que le vrai vise le réel, nous dit Lacan :

« Que le vrai vise le réel, cet énoncé est le fruit d'un longue réduction des prétentions de la vérité. Partout où la vérité se présente, s'affirme elle-même comme d'un idéal dont la parole peut être le support, elle ne s'atteint pas si aisément. Quant à l'analyse, si elle se pose d'une présomption, c'est bien de celle-ci, qu'il puisse se constituer de son expérience un savoir sur la vérité. »<sup>4</sup>

Vous remarquerez que, « un savoir sur la vérité », c'est précisément la première fraction renversée, le premier rapport du quadripode lacanien du discours analytique : dans ce dernier, l'on a bien petit *a* sur S2, c'est-à-dire S2 le savoir en position de vérité et, assis dessus, l'objet petit *a*, cette vérité qui est là en position d'agent de tout le bastringue. Petit *a*, c'est bien sûr « l'heure de vérité » de l'analyse. Petit *a*, c'est aussi comme cela que l'homme ne peut qu'aborder le corps d'une femme en position d'Autre. Bien que la vérité soit au-delà du petit *a*, lequel n'est là, à cet endroit, que comme *bouche-trou*. Mais, dirons-nous, derrière le petit *a*, c'est quoi ? Eh bien, c'est le féminin, c'est-à-dire, la faille de grand A, le trou débouché, l'insupportable par excellence pour les deux sexes.

Côté homme, on s'en protège par la rotation des objets petits *a* et ainsi l'enfilade des jouissances. Côté femme, l'on se faufile plus souvent vers le grand Autre avec lequel on entretient un rapport particulier, singulier même, et là, se pose un problème.

Car... « [...] du côté de L femme, c'est d'autre chose que de l'objet *a* qu'il s'agit dans ce qui vient à suppléer ce rapport sexuel qui n'est pas. »<sup>5</sup>

Et non pas que les femmes ne puissent pas se placer du côté homme : « [...] du côté où tout *x* est fonction de  $\Phi\xi$ , c'est-à-dire du côté où se range l'homme.

On s'y range, en somme, par choix - libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir. Chacun sait qu'il y a des femmes phalliques, et que la fonction phallique n'empêche pas les hommes d'être homosexuels. Mais c'est aussi bien elle qui leur sert à se situer comme hommes, et aborder la femme. »<sup>6</sup>

Côté femme l'on a rapport au grand Autre comme pas Une ! Et si l'une des faces du grand Autre c'est Dieu, alors une femme peut avoir rapport privilégié à Dieu. Seule ? Non, en relation au corps de l'Autre, de son homme, - certaines femmes lesbiennes appellent leur partenaire féminine, leur « homme », ce qui n'a d'équivalent qu'avec celles qui l'appellent leur « femme » -, comme

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.84.

<sup>5</sup> *Id.*, séance du 13 février 1973, p.59.

<sup>6</sup> *Id.*, séance du 20 février 1973, p.67.

Autre corps, corps porteur du phallus - ou corps-phallus -, et au moyen de sa jouissance spécifique, sa jouissance de femme, sa jouissance féminine.

« Et pourquoi - dit Lacan -, ne pas interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine ? »<sup>7</sup>

Et voici le drame qui se profile, parce que l'homme, complaisant comme toujours, parce que narcissique comme toujours car sempiternellement centré sur sa queue, l'homme se laisse investir à cette place qui peut la rendre, elle, tout bonnement, disons le mot, « folle ». Folle de lui, certes, mais à lui, étrangement, ça lui plaît, qu'elles soient toutes, de préférence, « folles » de lui. Des conséquences féminines, il s'en fout. Ce monstre narcissique, ce bestial phallus à deux pattes !

Lacan se surprend lui-même à le dire comme cela, à la fin de la séance du 13 mars 1973 : « De sorte que l'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit, moins il hait, moins il est - les deux orthographes - et, puisqu'il n'y a pas d'amour sans haine, moins il aime. »<sup>8</sup>

Du fait de son rapport au grand Autre par sa face Dieu, il existe donc pour une femme un danger au niveau de sa jouissance. Les mystiques ont toujours été là pour en témoigner. Ce danger est un danger de sombrer dans la folie, puisqu'alors, vous l'aurez compris, le grand Autre n'est plus, pour elle, barré. Il se révèle plein, plein existant.

Si un homme peut prendre une femme comme son phallus, jusqu'à la réduire au signifiant phallique, une femme ne trouve à atteindre l'Homme - grand H -, qu'en l'identifiant a,...doit-on dire - et cela se dit dans le langage populaire - « son Dieu » ? « Lui, c'est son Dieu », disent les braves gens.

A l'inverse, vous noterez que l'on ne dit pas pour lui, « elle, elle est sa déesse ! ». On dit « sa muse », parce qu'avec elle, souvent, il s'amuse.... On dit sa « femme phatale » qu'il faut, bien sûr, écrire « p.h. », « phatale ».

Pour elle, à cet instant, la jouissance de l'Autre, la jouissance avec l'Autre, le corps de l'Autre qui le symbolise, « c'est ça » ! C'est ça, alors que ce ne devrait pas l'être, c'est le cas de le dire. Hors folie, dans notre bonne vieille névrose que nous partageons tous ici, « ce n'est pas ça ».

« [...] j'ai pris pour thème la formule que j'ai cru pouvoir supporter du nœud borroméen - *je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça.*

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>8</sup> *Id.*, séance du 13 mars 1973, p.82.

C'est une formule soigneusement adaptée à son effet, comme toutes celles que je profère. Voyez *l'Etourdit*. Je n'ai pas dit *le dire reste oublié* etc., j'ai dit *qu'on dise*. De même ici, je n'ai pas dit *parce que ce n'est que ça*.

*Ce n'est pas ça* – voilà le cri où se distingue la jouissance obtenue, de celle attendue. »<sup>9</sup>

Rarement un trou on le laisse tranquille. Pourquoi ? Parce que lui ne nous laisse pas tranquille. Il nous taraude, il nous angoisse.

Soit on le *fuit*, soit on le *comble*. C'est pourquoi, si ce que nous avançons cette année a, ne serait-ce qu'un once de pertinence en notre champ, nous y référons *la question du transfert*.

Qu'est-ce que le transfert, sinon cet appel du trou ? Qu'est-ce que supporter le transfert des deux côtés ? Sinon adopter la méthode qui consiste à ne plus jamais fuir *ET* ne plus jamais combler. La méthode qui, en un mot, consiste à affronter ce qui se présente, dans sa dimension du *Réel de transfert*, d'un impossible donc qui, cependant, fait trou. Cerne, dégage, et dé-couvre, enfin, le trou.

Ce trou qui fait point d'appel, - à condition qu'il soit chez l'Autre, en l'occurrence ici le psychanalyste qui le symbolise dans la présence de son corps, que l'analyste soit *femme* ou *homme* -, dé-bouché, ce trou débouché est à concevoir comme une sorte d'*organe* propre à piéger la jouissance. La jouissance, précisément du symptôme. Et l'on pourrait dire que ce trou, que nous appelons « le féminin », devient alors le rebut de la jouissance.

C'est la raison pour laquelle, à notre sens, Lacan, dans *Télévision*, vient à parler du psychanalyste comme d'un saint qui fait le déchet, qui décharite. Quand l'objet petit *a* chute, apparaît le trou du féminin. Le sujet n'ayant jamais fait, jusque-là que tourner autour du trou, autour du féminin. Une psychanalyse que serait-ce donc d'autre que ceci : *un passage progressif du tour au trou ?!* Soit un changement littéral de la place d'une lettre dans un mot, le « r », le « r » du « Réel », venant à effectuer le passage d'Eros (lien érotique à quoi se réduit dans la relance constante la relation analyste analysant), à la rencontre de Thanatos en tant que pur « trou » dans le Réel, impossible lien ou rapport de l'un à l'Autre, sans cette faille à faire sienne qui s'énonce d'un « il n'y a pas... ». Il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible dans la structure.

« Venons-en donc au psychanalyste et n'y allons pas par quatre chemins. Ils nous mèneraient tout aussi bien là où je vais dire.

C'est qu'on ne saurait mieux le situer objectivement que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint.

---

<sup>9</sup> *Id.*, séance du 08 mai 1973, p.101.

Un saint durant sa vie n'impose pas le respect que lui vaut parfois une auréole.

[...]

Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir.

C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangetés des faits de saint.

Que ça ait effet de jouissance, qui n'en a le sens avec le joui ? Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. C'est même ce qui épate le plus dans l'affaire. Epate ceux qui s'en approchent et ne s'y trompent pas : le saint est le rebut de la jouissance.

Parfois pourtant a-t-il un relais, dont il ne se contente pas plus que tout le monde. Il jouit. Il n'opère plus pendant ce temps-là. Ce n'est pas que les petits malins ne le guettent alors pour en tirer des conséquences à se regonfler eux-mêmes. Mais le saint s'en fout, autant que de ceux qui voient là sa récompense. Ce qui est à se tordre.

Puisque se foutre aussi de la justice distributive, c'est de là que souvent il est parti.

A la vérité le saint ne se croit pas de mérite, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas de morale. Le seul ennui pour les autres, c'est qu'on ne voit pas où ça le conduit.

Moi, je cogite éperdument pour qu'il y en ait de nouveaux comme ça. C'est sans doute de ne pas moi-même y atteindre.

Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste, - ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour certains. »<sup>10</sup>

A faire le saint qui décharite, le psychanalyste donne ainsi une chance au sujet d'apercevoir le trou que recouvre l'objet petit *a*, dont il se fait le déchet. Ce trou c'est toute la question du féminin, de la femme comme de l'homme, de l'analyste, femme ou homme, de l'analysante comme de l'analysant. C'est « Le féminin » ici rencontré, non-fui. Pour une fois. Une première fois, souvent. C'est donc bien le féminin et ce trou qui le symbolise qui est le *primum movens* autant que le point d'aboutissement d'une analyse à travers la question du transfert, qui est la mise en acte de l'inconscient. Si le transfert, c'est le sujet supposé savoir, c'est ici le sujet supposé savoir, ou en savoir, un bout, juste un bout, mais un bout de Réel, sur le féminin. Ni plus, ni moins.

---

<sup>10</sup> J.Lacan, *Télévision*, Seuil, 1974, p.28-29.

Rappelons que dès son texte *Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine* de 1958, deux ans avant le fameux congrès d'Amsterdam sur le sujet, Lacan disait : « Souvenons-nous de l'avis que Freud répète souvent de ne pas réduire le *supplément* du féminin au masculin au *complément* du passif à l'actif ? »<sup>11</sup>

Ce qui lui permettra de dire fin 1972, dans son texte *Télévision*, que ce n'est que du particulier qu'une femme ne puisse s'aborder :

« C'est d'où une femme, - puisque de plus qu'une on ne peut parler - une femme ne rencontre L'homme que dans la psychose.

Posons cet axiome que, non que L'homme n'existe pas, cas de *La femme*, mais qu'une femme se l'interdit, pas de ce que ce soit l'Autre, mais de ce qu' « il n'y a pas d'Autre de l'Autre », comme je le dis.

Ainsi l'universel de ce qu'elles désirent est de la folie : toutes les femmes sont folles, qu'on dit. C'est même pourquoi elles ne sont pas toutes, c'est-à-dire pas folles-du-tout, arrangeantes plutôt : au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour *un* homme : de son corps, de son âme, de ses biens.

N'en pouvant mais pour ses fantasmes dont il est moins facile de répondre.

Elle se prête plutôt à la perversion que je tiens pour celle de L'homme. Ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas le mensonge que des ingrats, de coller à L'homme, lui imputent. Plutôt l'à-tout-hasard de se préparer pour que le fantasme de L'homme en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être pas toute, pas toute à se dire en tout cas.

Mais c'est en quoi la vérité se refuse plus souvent qu'à son tour, exigeant de l'acte des airs de sexe, qu'il ne peut tenir, c'est le ratage : réglé comme papier à musique.

Laissons ça de traviole. Mais c'est bien pour la femme que n'est pas fiable l'axiome célèbre de M. Fenouillard, et que, passées les bornes, il y a la limite : à ne pas oublier.

Par quoi, de l'amour, ce n'est pas le sens qui compte, mais bien le signe comme ailleurs. C'est même là tout le drame.

Et l'on ne dira pas qu'à se traduire du discours analytique, l'amour se dérobe comme il le fait ailleurs.

D'ici pourtant que se démontre que ce soit de cet insensé de nature que le réel fasse son entrée dans le monde de l'homme - soit les passages, tout compris : science et politique, qui en coincent L'homme aluné, - d'ici là il y a de la marge.

---

<sup>11</sup> J.Lacan, *Ecrits*, Seuil, 1966, p.731. (C'est moi qui souligne.)

Car il y faut supposer qu'il y a un tout du réel, ce qu'il faudrait prouver d'abord puisqu'on ne suppose jamais du sujet qu'au raisonnable. *Hypoteses non fingo* veut dire que n'existent que des discours. »<sup>12</sup>

Lacan rencontrera qu'il n'existe, du Réel, que des bouts. Le Réel n'est abordable que par bouts. Le féminin est un bout de Réel. Et, un bout,...je dirais *non captif*, un bout absolu, un bout qui dégage le sujet de l'être du relatif dans lequel le cantonnait la pression culturelle : ici la féminité. C'est alors sa liberté contre sa servitude.

Simone de Beauvoir, découvrant l'identité féminine à travers ce qu'elle nommera *la condition féminine*, dit, en 1960, dans *La force de l'âge* : « Qu'il ne fût pas indifférent d'être juif ou aryen, à présent, je le savais ; mais je ne m'étais pas avisée qu'il y eût une condition féminine. Soudain, je rencontrai un grand nombre de femmes qui avaient dépassé la quarantaine et qui, à travers la diversité de leurs chances et de leurs mérites, avaient toutes fait une expérience identique : elles avaient vécu en *êtres relatifs*. »<sup>13</sup>

Car l'absolu, en tant qu'impossible de l'humain, l'absolu, c'est un autre nom du Réel.

Ainsi, vous l'aurez compris, toute la question, tout l'enjeu du féminin va se jouer, au niveau d'une analyse, dans le champ du transfert, d'un transfert tel que l'analyse a su l'élaborer.

Le transfert, qu'est-ce que c'est ?

Sinon, pour le dire comme ça, une succession de petites et de grandes batailles auxquelles subreptisement se livrent analysant et analyste. C'est donc une guerre, une guerre de positions pour l'essentiel, et dont l'analyse - je ne dis pas l'analyste -, doit sortir vainqueur.

Dans cette guerre, dans cette lutte constante, - nous verrons cela au printemps de ce séminaire -, après les trois séances consacrées à nos invités, l'analysant veut *obtenir* - c'est le terme de Lacan dans la *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole*<sup>14</sup> - obtenir les clés de son être que l'analyste serait supposé détenir. Il est donc dans une problématique d'appropriation. Pour ce faire il développe l'amour, cette énamoration analytique particulière que l'analyste permet en lui offrant son *écoute* et sa *présence* à l'exposé de ses malheurs, de ses plaintes, de sa souffrance. L'analyste, cependant, frustre l'analysant par le biais automatique de l'association libre qui lui est demandée et à laquelle, lui, l'analyste s'abstient la plupart du temps de répondre. Il refuse, d'une certaine façon, de donner l'amour qui lui est demandé en retour de celui qui lui est offert. Mais ce refus est une

<sup>12</sup> J.Lacan, *Télévision*, Seuil, 1974, pp.63-64..

<sup>13</sup> Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, 1960, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991, p.654.

<sup>14</sup> « *Les embûches de l'amour de transfert n'ont de fin que d'obtenir...* », in Jacques Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole*, Scilicet N°1, Seuil, 1967, pp.14-30.

*rétention* – terme, encore, de Lacan -, rétention qui est instrumentalisée pour permettre l'avancée de la cure, avec, et malgré le transfert. C'est donc ici une question de méthode qui est en jeu.

Nous verrons, alors, que là où l'analysant se pense pris dans un dispositif qui semblerait programmer l'amour, l'analyste, lui, lui programme un amour malheureux, un amour à l'envers, bref, et il faut bien le dire, il lui programme un deuil. Oui un deuil. Un deuil nécessaire ! Un deuil, je dirais, de subjectivation.

Je vous remercie.